

Le poids géopolitique des évangéliques américains : le cas d'Israël

Sébastien Fath*

Les élections américaines de novembre 2004 nous l'ont rappelé : Dieu semble plus que jamais l'indispensable colistier des candidats à la présidence des États-Unis. Selon une enquête du Pew Forum on Religion and Public Life, 3,5 millions de protestants évangéliques et 3,5 millions de catholiques supplémentaires ont voté en faveur de George W. Bush aux élections de 2004. Porteur d'une image de piété démonstrative et fervente, le président républicain doit largement sa réélection au vote religieux. C'est la pratique culturelle qui fournit la corrélation la plus forte. Plus un électeur américain se rend à l'église, plus il a voté Bush. Plus l'électeur est religieusement « tiède », plus il s'est prononcé en faveur de John Kerry, peu réputé pour son zèle chrétien. Les deux tiers des pratiquants hebdomadaires (qui pèsent 40 % du total de l'électorat) se sont déterminés pour le candidat républicain. À l'opposé, les non-pratiquants ont choisi dans une même proportion le candidat démocrate, mais eux ne représentent que 15 % du total des électeurs. Les deux familles religieuses les plus soucieuses de mobiliser leurs fidèles – les protestants évangéliques (un quart de la population) et les catholiques (un cinquième de la population) – ont voté en majorité pour le candidat Bush : ce serait le cas de 78 % des évangéliques blancs et de 52 % des catholiques¹.

* Chercheur au Groupe de sociologie des religions et de la laïcité (EPHE/CNRS), il est l'auteur de *Militants de la Bible* (Autrement, Paris, 2004), *Dieu bénisse l'Amérique* (Seuil, Paris, 2004) et *Du ghetto au réseau. Les protestants évangéliques en France, 1800-2005* (Labor et Fides, Genève, 2005).

1. Données : « Religion and the Presidential Vote », enquête du Pew Research Center, rendue publique le 6 décembre 2004, sur la base des sondages de sortie des urnes de la National Election Pool (NEP) et du Voter News Service (VNS).

Parmi ces pratiquants religieux, ce sont les évangéliques qui pèsent le plus lourd. Ils représentent un gros quart de la population américaine, et dominent aussi bien dans le Mid-West que dans le Sud – la fameuse *Bible Belt*². Ces protestants, héritiers de la tradition des réveils, sont porteurs d'une religion de conversion prosélyte et missionnaire³ qui valorise la piété, le zèle et les valeurs morales : l'équipe Bush a parfaitement su jouer sur ces cordes pour avancer ses pions, et l'emporter (d'extrême justesse) sur le candidat démocrate. Les hérauts de la droite chrétienne, à commencer par le jeune loup Ralph Reed et les vétérans Jerry Falwell et Pat Robertson⁴, pouvaient triompher : en dépit d'une lente sécularisation culturelle, le poids des évangéliques sur la politique intérieure des États-Unis aurait-il encore de beaux jours devant lui ?

Cette influence évangélique américaine ne se limite pas à la scène intérieure. Elle se projette aussi, à l'occasion, à l'extérieur. Plusieurs leaders fondamentalistes n'hésitent pas à cultiver des ambitions planétaires, voire à « refaire le monde », quitte à suggérer à l'administration Bush des mesures radicales, comme Pat Robertson l'a récemment illustré avec outrance par son appel à l'assassinat du président vénézuélien Hugo Chavez⁵. Mais ni ce *condottiere* extrémiste [Colonomos, 2000, p. 159-169], ni ses coreligionnaires évangéliques plus modérés ne sont en mesure de dicter la politique extérieure des États-Unis. Même la seconde guerre contre l'Irak, souvent présentée dans les médias français comme religieusement motivée⁶, est loin d'illustrer l'impact géopolitique des évangéliques américains. En dépit des apparences, la supposée « croisade » conduite par la première administration Bush contre le régime de Saddam Hussein n'a pas puisé son carburant principal auprès des Églises⁷. Pour trouver trace d'une influence directe, constante (depuis au moins trente ans) et massive des intérêts évangéliques sur

2. La *Bible Belt* (littéralement : ceinture biblique) correspond aux anciens États confédérés qui ont lutté, durant la guerre civile américaine, pour le maintien de l'esclavage. Marqués par une nette domination des évangéliques, les États de la *Bible Belt* sont culturellement et socialement conservateurs.

3. Pour un aperçu fouillé de l'actualité des recherches sur les évangéliques, voir [Fath, 2004a].

4. Sur Falwell et Robertson, voir [Gutwirth, 1998].

5. Le 22 août 2005, Pat Robertson déclara à propos du président Chavez : « Nous avons la possibilité de l'éliminer, et je crois que le temps est venu de l'éliminer » voir [Cooperman, 2005, p. A02]. Face aux réactions outrées de ses coreligionnaires, Robertson a été conduit à s'excuser publiquement deux jours plus tard (24 août).

6. Voir « La secte Bush attaque », couverture de *Marianne*, n° 309, semaine du 24 au 30 mars 2003.

7. Pour une discussion approfondie sur ce thème, voir [Fath, 2004b, p. 141-165].

la politique extérieure américaine, ce n'est pas au bord de l'Euphrate, mais sur les rives du Jourdain qu'il faut porter l'enquête. Sans prise en compte du poids des intérêts évangéliques américains sur les relations américano-israéliennes, on ne peut comprendre le soutien massif que Washington apporte depuis des décennies à l'État hébreu. Comment en est-on arrivé là ?

Israéliens et Palestiniens au travers des lunettes d'Abraham

Pour comprendre l'intensité de l'intérêt des évangéliques américains à l'égard d'Israël, il faut revenir à la Bible. Pour les Églises évangéliques, l'« autorité de la Bible » ne saurait se discuter. Partisans d'une exégèse où le « bon sens » (*common sense*) d'une lecture directe prime sur les médiations critiques (herméneutique, apport des sciences humaines), les protestants évangéliques ont toujours considéré les prophéties bibliques comme des aperçus fidèles de réalités à venir. Elles n'éclairent pas seulement le passé, elles sont aussi prédictives. Nul étonnement dès lors si les Églises évangéliques écoulent chaque année des millions d'ouvrages théologiques ou romanesques à caractère prophétique. La série des *Left Behind*, produite par le fondamentaliste Tim La Haye, en est l'avatar le plus récent. En 2001, l'ensemble des ouvrages apocalyptiques de cette série dépassaient les 50 millions d'exemplaires vendus [Frykholm, 2004], et la tendance s'est poursuivie depuis. Mais les prophéties ne monopolisent pas l'intérêt des lecteurs. Le Pentateuque (cinq premiers livres de l'Ancien Testament) reste lui aussi populaire, à plus forte raison lorsque les textes bibliques paraissent entrer en résonance avec l'actualité. L'enjeu des promesses divines à Abraham occupe une place de choix dans cette économie symbolique. Archétype de l'origine des monothéismes, Abraham est l'homme des commencements, mais aussi celui de la Terre promise, conjuguant mythe de fondation et utopie de salut. Partageant une même prétention de « peuple élu » (que ce soit selon l'Ancien Testament ou selon le Nouveau Testament revu par les puritains), rien d'étonnant dès lors si Israël est regardé, aux États-Unis, au travers des lunettes d'Abraham.

Ce prisme est flagrant chez le président Jimmy Carter, fervent baptiste du Sud et maître d'œuvre des accords de Camp David en septembre 1978 [Carter, 1982, p. 319-403]. Ces accords, qui ont mis fin à un long contentieux entre Israéliens et Égyptiens en aboutissant au retrait israélien du Sinaï en échange de la reconnaissance de l'État hébreu par l'Égypte, furent parfois perçus comme un « coup de poignard dans le dos » à la cause palestinienne. Sans doute peut-on y voir, en effet, une forme de contournement du problème des réfugiés et de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) en jouant la carte d'une diplomatie ciblée sur les États arabes. Mais chez le président Carter, ces accords répondaient aussi à une

vision géopolitique d'ensemble qui intégrait nombre de revendications palestiniennes, au nom du « sang d'Abraham » [Carter, 1985] qui coulerait dans les veines de Yasser Arafat comme de Menahem Begin. Dans l'esprit de Jimmy Carter, il s'agissait, non pas de marginaliser Arafat, mais au contraire de parvenir à un assouplissement des intransigeances israélo-arabes afin de permettre une négociation globale du problème palestinien sur la base des résolutions de l'ONU⁸. Dans ce dessein, la référence à la Bible a constitué, chez Carter, une base de réflexion privilégiée. *Born again* évangélique, le baptiste Jimmy Carter ne raterait un culte dominical qu'en cas de force majeure. Prêchant volontiers, il ne dédaigne pas non plus effectuer l'instruction biblique des enfants ou des adultes (*Sunday School*), et longtemps après sa présidence, il a poursuivi (et poursuit encore) une intense activité de militant évangélique sur le triple plan de l'évangélisation, des droits de l'homme et du développement. Dans un ouvrage paru en 1985, il a particulièrement articulé ces convictions évangéliques avec la question israélo-arabe en soulignant la parenté abrahamique des peuples en conflit. Regrettant que la « volonté de Dieu » soit la base « de débats ésotériques et des plus vicieuses attaques terroristes parmi les juifs, les musulmans et les chrétiens », il souligne qu'Arabes comme Israéliens appartiennent au « peuple du Livre », qui « professe et adore le même Dieu » [Carter, 1985, p. 4-7].

Des évangéliques américains propalestiniens

Ce type de sensibilité biblique est largement partagé au sein du monde protestant évangélique nord-américain. C'est pourquoi un ouvrage comme celui d'Elias Chacour a connu, en 1990, un réel écho dans certains cercles évangéliques américains. Ce prêtre melkite qui a accompagné une communauté palestinienne chrétienne de Galilée [Chacour, 1990] a laissé un témoignage saisissant des difficultés rencontrées pour faire reculer la haine entre les deux peuples. Dans cet ouvrage aussi, l'« appartenance » au territoire est fondée sur l'héritage abrahamique, et le lectorat américain s'y montra sensible. Plus de trente ans auparavant, cette même sensibilité au double héritage d'Abraham se retrouve aussi dans les colonnes du journal *Christianity Today*, principal journal évangélique américain. Un lecteur des années 2000 sera étonné de découvrir qu'au contraire de l'image « pro-israélienne » unilatérale qu'ont acquise peu à peu la grande majorité des protestants évangé-

8. En particulier la résolution 242, adoptée en novembre 1967, qui prévoit notamment l'échange des territoires contre la paix.

liques américains, les points de vue qui y sont exprimés en 1956 sont nuancés. On y lit par exemple que « l'existence de la nation d'Israël résulte d'un processus de deux décennies, après que la moitié des juifs ont été exterminés par des États totalitaires. Cependant Israël lui-même a été sans pitié (*ruthless*) et agressif, comme l'attestent les tragiques camps de réfugiés arabes⁹ ». Le dernier numéro de *Christianity Today* de l'année 1956 est révélateur. D'un côté, un article d'Oswald T. Allis plaide assez vigoureusement en faveur des Palestiniens. Intitulé « La transgression d'Israël en Palestine », il dénonce les revendications abusives des Juifs sur une terre qui, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, était peuplée en majorité d'Arabes : « Quel autre peuple dans le monde s'aventurerait à demander que l'horloge de l'histoire remonte à 2 000 ans en arrière pour leur bénéfice ? » L'auteur estime que le verset biblique (Genèse 18:18) invoqué par les sionistes¹⁰ ne donne pas « aux Israéliens un titre clair sur la Palestine ». Il considère même les conditions de formation de l'État d'Israël comme une « restauration injuste ». Voilà qui est on ne peut plus clair ! Il déplore la situation des « Arabes dépossédés, dont la condition tragique génère du ressentiment et de la haine dans tout le monde musulman ». Sa conclusion ne laisse planer aucun doute sur sa conception de l'installation juive en Palestine : « La Palestine n'a pas appartenu aux Anglais. Elle n'a pas non plus appartenu – et n'appartient pas – aux Nations unies. Les persécutions contre les juifs en Europe ont été un terrible acte d'injustice. Mais permettre aux Juifs de prendre possession d'une large part de la Palestine et forcer des centaines de milliers d'Arabes à la quitter est également quelque chose de terriblement mauvais » [Allis, 1956, p. 6-9].

Face à cette position explicitement propalestinienne, une opinion très pro-israélienne (sous la plume de Wilbur M. Smith) s'exprime dans le même magazine. « En fin de compte, les huit dernières années attestent que la Palestine avait besoin des Juifs pour sa prospérité. Quiconque a vu la pitoyable désolation et pauvreté de ce pays il n'y a pas trente ans, et qui a vu le pays plus récemment, reconnaît que les Arabes ont été une malédiction pour le pays, ne témoignant d'aucun progrès agricole en 2 000 ans » [Smith, 1956, p. 11]. Wilbur M. Smith considère cependant qu'un tort réel a été fait aux Palestiniens. Il emploie à cet égard une comparaison biblique très parlante pour son lectorat évangélique. Il commence par souligner qu'une large partie du pays a été achetée par les Juifs de la même

9. « International Crisis on the Sandy Wastes of Sinai », éditorial (non signé), *Christianity Today*, 12 novembre 1956, p. 24.

10. « Abraham doit devenir une nation grande et puissante en qui seront bénies toutes les nations de la Terre » (traduction œcuménique de la Bible).

manière qu'Abraham a acheté la caverne de Macpelah¹¹. Il s'agirait donc, « bibliquement » parlant, d'une manière légitime de traiter avec les habitants du pays. Mais il considère aussi qu'une « large partie du pays » a dans le même temps été acquise par les Juifs de la même manière que le roi Achab a acquis la vigne de Naboth¹², c'est-à-dire par le meurtre. Le raisonnement de l'auteur est donc le suivant : « Ainsi, si Dieu a jugé Achab, et s'il a jugé la nation d'Israël et toutes les nations environnantes selon la manière décrite par l'Ancien Testament, je dois considérer qu'il juge et continuera à juger les Juifs, les Arabes et les puissances mondiales selon les mêmes critères. Ce que je ne peux pas faire est suspendre le jugement moral et dire qu'à cause du fait que Dieu voulait le retour des Juifs dans le pays, nous pouvons jeter le voile (*draw a veil*) sur la question du *comment* ils se sont installés là et *comment* ils ont établi l'État juif. » En d'autres termes, même si l'auteur, au nom de la Bible (et d'arguments économiques), défend la légitimité du « retour » des Juifs en Palestine et de la création de l'État d'Israël, il n'exonère pas Israël de critiques sur le « comment ».

Le conflit israélo-arabe à l'épreuve des prophéties bibliques

Cette perception relativement nuancée de la question israélo-palestinienne continue à être observable aujourd'hui [Burge, 2003]¹³. Cependant, on ne peut ignorer que, au fil des années, la proportion d'évangéliques favorables à la cause palestinienne n'a cessé de décroître. Au cours de ce processus, les évangéliques américains ont progressivement troqué les lunettes d'Abraham contre celles des prophéties apocalyptiques. Si la dramatisation binaire et tragique des grands récits prophétiques (à commencer par les Livres de Daniel ou de l'Apocalypse) s'impose aujourd'hui comme grille idéologique majeure au travers de laquelle les *born-again* américains comprennent la situation d'Israël, ce n'est pas en raison d'une brusque poussée d'irrationalité. Les évolutions politiques, démographiques, religieuses qui ont touché les peuples israélien et palestinien durant les quarante dernières années expliquent largement ce basculement.

11. Cet épisode est rapporté dans la Bible, Ancien Testament, Livre de la Genèse, chapitre XXIII. Il décrit une transaction entre Abraham et les Hittites pour l'achat d'une terre où Abraham pourra inhumer son épouse.

12. Épisode biblique relaté dans l'Ancien Testament, dans le premier Livre des Rois, chapitre XXI.

13. Ce professeur de Nouveau Testament au Wheaton College (un des principaux centres de formation évangélique des États-Unis) s'attache à déconstruire les principaux arguments des sionistes chrétiens.

La géographie confessionnelle constitue un premier facteur qui permet d'éclairer cette mutation. Les Israéliens, au début de l'indépendance de leur État, sont tous perçus, par les Américains, comme des Juifs, doublement juifs. Ils apparaissent juifs par leur naissance (ethnicité), mais aussi par leur religion (judaïsme). En revanche, les Palestiniens se présentaient sous un jour différencié : leur affiliation religieuse était située aussi bien du côté de l'islam que du christianisme, ce qui n'était pas sans conséquence sur l'opinion américaine, fortement marquée par une culture chrétienne. Les rangs non négligeables de chrétiens palestiniens inclinaient les évangéliques à la sympathie, face à un adversaire (Israël) qui passait pour quasi hermétique au christianisme. Graduellement, avec la radicalisation du conflit israélo-arabe, les données ont changé.

L'irruption des juifs messianiques (Juifs chrétiens)

D'un côté, après la guerre de 1967, le monolithisme religieux d'Israël a progressivement volé en éclats. La fissure la plus significative dans le paysage religieux d'Israël a été l'apparition, à partir de 1967, d'un courant de Juifs chrétiens (donc ethniquement et culturellement juifs, mais de foi chrétienne). Ces juifs convertis ont pris, pour la plupart, le nom de « juifs messianiques ». Ils ont conservé, de leur judaïsme, des marques distinctives : ils préfèrent le terme de synagogue ou congrégation à celui d'Église, ils se méfient des représentations de Dieu, utilisent des châles de prière. Beaucoup ne célèbrent pas Noël. Ils montrent une grande sensibilité au Nouveau Testament et se révèlent très méfiants pour la culture chrétienne qui s'est surajoutée au fil des siècles. Deux structures principales les fédèrent : l'Union of Messianic Jewish Congregations (UMJC, 70 congrégations), et la Messianic Jewish Alliance of America (90 congrégations)¹⁴. « En 1967, il n'y avait aucune congrégation juive messianique dans le monde. Aujourd'hui [en 1998], il y en a 350 », rapporte Gary Thomas [1998, p. 62] dans un article de synthèse. Le cercle messianique continue depuis à s'étoffer, porté par des organisations à caractère missionnaire comme l'International Federation of Messianic Jews (IFMJ), fondée en 1978 par le rabbin Haim Levi¹⁵.

À partir de 1967, ce qui paraissait impensable aux yeux des Israéliens il y a quarante ans s'est donc produit : l'émergence progressive d'un courant structuré

14. Cf. « Mapping the Messianic Jewish World », *Christianity Today*, 7 septembre 1998, p. 66.

15. Sur son site internet (www.ifmj.org), l'IFMJ annonce avoir ordonné des rabbins messianiques en Argentine, au Brésil, en France, au Mexique...

de Juifs chrétiens, certes ultraminoritaire par rapport au reste de la population, mais dynamique et en croissance régulière. Il bénéficie en outre d'une excellente couverture médiatique, en particulier aux États-Unis où les chrétiens de la *Bible Belt* y voient comme la réalisation d'un vieux rêve : voir enfin les juifs reconnaître, en Jésus-Christ, non plus un imposteur ou un égaré, mais le « messie », l'envoyé de Dieu, le « fils de Dieu » (suivant la théologie chrétienne). Les prières pour la conversion des juifs prononcées, chaque semaine, dans les milliers de congrégations de la Southern Baptist Convention (SBC) trouveraient-elles un exaucement ? Beaucoup d'évangéliques de la *Bible Belt* en sont aujourd'hui convaincus. On semble loin, ici, de la question palestinienne. Mais il n'en est rien. L'apparition d'un courant de Juifs chrétiens en Israël et hors d'Israël a en effet profondément modifié la perception d'Israël par les Américains. Appuyer les revendications du peuple israélien devenait en effet d'autant plus souhaitable qu'Israël paraissait s'ouvrir davantage au christianisme, en particulier dans sa version protestante évangélique (les juifs messianiques sont presque tous évangéliques).

Des Palestiniens de plus en plus islamisés

En parallèle, la situation religieuse des Palestiniens a évolué dans une direction opposée. Tandis qu'autour de 1950 l'identité palestinienne était assez volontiers associée, aux États-Unis, à la religion chrétienne (même si les Américains n'ignoraient pas que l'islam était largement majoritaire parmi les Palestiniens), c'est l'islam et même l'islamisme, en 2004, qui sont massivement identifiés à la cause palestinienne. L'Oncle Sam n'est pas près d'oublier les images d'enfants palestiniens acclamant Ben Laden, aux lendemains des attentats du 11 septembre 2001. En deux générations, la part des chrétiens s'est effondrée dans la population palestinienne¹⁶, tandis que le militantisme islamique s'est affirmé de plus en plus nettement à partir de la fin des années 1970, avec le déclin des idéologies laïques panarabes [Laurens, 1991, p. 301-345], du marxisme et la popularisation du modèle iranien de « révolution islamique » globale. L'impact médiatique d'organisations comme le Hezbollah pro-iranien (officiellement propalestinien) au Sud-Liban, le Mouvement de résistance islamique (Hamas), dès la première Intifada commencée en 1987, puis plus récemment la référence obsessionnelle à la question

16. « La décrue est extrêmement brutale », souligne Catherine Mayeur-Jaouen [2000, p. 477]. Alors que la population palestinienne a beaucoup augmenté, les chrétiens de Jérusalem sont passés de 34 000 en 1948 à 12 000 en 1986 et 7 000 aujourd'hui.

palestinienne dans les discours du réseau terroriste Al-Qaida ont renforcé aux États-Unis l'image d'une population palestinienne massivement musulmane, tandis que la minorité chrétienne disparaît comme une peau de chagrin¹⁷.

Cette évolution a eu des effets décisifs sur l'opinion américaine, particulièrement dans la *Bible Belt* où la variable religieuse constitue parfois la principale grille de lecture des événements d'actualité. Pour les milieux évangéliques américains, en effet, l'évangélisation des populations reste aujourd'hui une priorité, et des milliers d'organisations évangéliques (comme la Billy Graham Evangelistic Association) y travaillent activement, appuyées sur un budget cumulé annuel de plusieurs milliards de dollars. De ce point de vue, l'islam, qui a connu, au XX^e siècle, une forte progression dans le monde, apparaît comme le principal concurrent, y compris parfois à l'intérieur même des États-Unis¹⁸. Tout comme le protestantisme évangélique, l'islam entend en effet convaincre un maximum d'individus, au nom d'une exigence de vérité universelle. Peter Berger a bien perçu ce parallélisme (et la concurrence) entre les deux mouvements, en soulignant, dans un récent ouvrage polémique sur la « désécularisation du monde » (*sic*), que l'islam et le mouvement évangélique constituent « les deux développements religieux les plus dynamiques dans le monde aujourd'hui » [Berger, 1999, p. 7]. C'est notamment vrai sur la scène américaine, où protestants évangéliques et musulmans se livrent une concurrence serrée dans la lutte pour la conversion des populations afro-américaines (massivement chrétiennes, mais de plus en plus ouvertes à l'offre religieuse musulmane). Dans les bastions évangéliques américains, une identification accrue Palestine-islam a donc joué dans le sens d'une méfiance croissante envers les revendications palestiniennes. Il n'est pas étonnant, dans ce contexte, que les protestants évangéliques aient globalement bien accueilli les thèses de Samuel Huntington. Selon ce dernier, l'islam représenterait, après l'effondrement du communisme, la principale menace pour l'Occident, nourrissant une véritable « guerre froide » ou « paix froide » d'un nouveau style [Huntington, 1996, p. 121]. Dans ce schéma idéologique du « choc des civilisations », Israël en vint de plus en plus à représenter, aux yeux des États-Unis, un rempart d'occidentalité, voire d'influence culturelle chrétienne, face à la menace islamique. Les anciens contours nuancés d'un héritage abrahamique multiple ont laissé place à une grille de lecture binaire, volontiers manichéenne, propice aux récits prophétiques des temps de la fin où les élus combattent les forces du Malin.

17. Voir notamment « Will the Jerusalem Church Survive the Peace Process ? », dossier de *Christianity Today*, 20 mai 1996.

18. Voir par exemple le numéro spécial de *Christianity Today*, « Islam, USA », 3 avril 2000.

Cette nouvelle grammaire idéologique, nourrie par la traduction dite « Scofield » de la Bible en 1909¹⁹, a été particulièrement bien reçue dans le sud des États-Unis. Pourquoi ? Une première raison tient dans le fait que c'est sur les terres des anciens confédérés que l'on trouve la plus importante proportion d'évangéliques. Mais un autre facteur a également joué : une mise en œuvre dramatisée du mythe du « peuple élu ». La thématique hébraïque du « petit reste élu » menacé par l'extérieur évoque, dans la *Bible Belt*, de puissantes analogies avec le registre de la « *lost cause*²⁰ ». Face à un ennemi supérieur en nombre, seul le Dieu de la Bible peut sauver les élus. Ces diverses convergences, catalysées par les mutations de la géographie religieuse chez les Israéliens et les Palestiniens, ont transformé la *Bible Belt* en nouveau bastion du sionisme. Des dizaines d'organisations y ont été créées depuis trente-cinq ans dans le but de promouvoir la politique israélienne d'occupation des Territoires (Gaza, Cisjordanie). Christ for the Nations, organisation basée à Dallas (Texas), soutient ainsi les intérêts d'Israël, tout en brocardant Arafat et les siens comme un « impossible partenaire²¹ ». Le jour international de prière pour la paix de Jérusalem que CFN sponsorise en 2005 (le 2 octobre) est présenté comme explicitement soutenu par Ariel Sharon²² (rencontré en février 2004 par le responsable Robert Stearns).

Prémillénarisme, dispensationalisme et sionisme chrétien

Ce positionnement s'exprime en fonction d'une compréhension spécifique des prophéties bibliques. Ces dernières sont soit vétéro-testamentaires (Livre d'Ésaï en particulier), soit néo-testamentaires (Épître aux Romains, chapitre 11, Apocalypse). Dans tous les cas, elles constituent aujourd'hui le principal ferment idéologique d'un véritable sionisme chrétien américain²³. Qu'entendre par « sionisme chré-

19. Cette traduction annotée de la *King James* (version de la Bible la plus populaire aux États-Unis) stipule dans ses commentaires que Jésus ne reviendra pas sur Terre pour établir son règne avant que Dieu ait préalablement rassemblé le peuple juif en terre d'Israël, où ils reconstruiront le Temple à Jérusalem.

20. Par « *lost cause* », il faut entendre la cause perdue des confédérés, défenseurs d'une société patriarcale, chevaleresque et esclavagiste [Wilson, 1980].

21. Mortimer B. ZUCKERMAN, « An Impossible Partner », *U.S. News & World Report*, novembre 1999, repris de *Christ For The Nations*, juin 2000, p. 10. On y dénonce la « haine » des Palestiniens à l'égard d'Israël, la mauvaise foi d'Arafat, etc.

22. Voir le site internet de cette organisation (www.cfni.org/).

23. *Christianity Today* a consacré une fois sa couverture à ce « sionisme chrétien ». Cf. « Christian Zionism. Israel Right or Wrong ? », 9 mars 1992.

« tien » ? L'expression désigne un mouvement qui défend l'idée que les prophéties bibliques annoncent le retour complet de la population juive en Israël (thème du « rétablissement d'Israël »). Ces chrétiens sionistes croient à la restauration d'Israël (on les appelle aussi « restaurationnistes »). Ils rejettent l'idée que les promesses bibliques faites à l'ancien Israël soient caduques. Ce sionisme particulier, né à partir de la fin du XIX^e siècle [Merkley, 1998], comporte de multiples ramifications et sensibilités diverses. Mais il se retrouve dans l'idée que la création de l'État d'Israël, en 1948, correspond à un accomplissement de ces prophéties. Dieu lui-même manifesterait, au travers de la création de l'État d'Israël, sa volonté souveraine. Cette conviction, particulièrement développée parmi les protestants évangéliques, a été renforcée par le développement du mouvement des juifs messianiques. Les évangéliques voient dans ce récent phénomène de conversion la confirmation historique d'une lecture des prophéties suivant laquelle Dieu, dans les derniers temps, convertira tous les juifs aux christianismes. Le fonds théologique qui colore ces convictions sionistes se résume en un mot : le dispensationalisme.

Le compte à rebours dispensationaliste

Le dispensationalisme est un courant d'interprétation des prophéties né au XIX^e siècle, suite à la prédication de John-Nelson Darby (1800-1882), ancien prêtre anglican convaincu de la faillite des Églises organisées. Durant soixante années de prédication, Darby n'a cessé de développer l'idée suivant laquelle les chrétiens doivent interpréter l'histoire à la lumière de sept « dispensations », chacune d'entre elles reflétant une période de relations particulières entre Dieu et ses créatures. Après le temps de l'innocence (Éden) vient celui de la conscience (jusqu'au Déluge), du gouvernement humain (jusqu'à Babel), de la promesse (Abraham), de la Loi (avec Moïse), de la Grâce (temps de l'Église). Enfin surgit le Royaume ou Millenium. Dans cette perspective, le temps de l'Église apparaît presque comme une parenthèse, qui n'annule en rien la promesse faite à Israël. Au moment où la dernière « dispensation » voit son terme, l'horloge de Dieu recommencera à battre la mesure pour Israël. Après une période de relative marginalité, cette théorie dispensationaliste connut, avec la création de l'État d'Israël (1948), un regain d'intérêt croissant au sein des protestants évangéliques. Cette lecture (basée le plus souvent sur le Livre du prophète Daniel, chapitres 7 à 9) s'articule à de fortes convictions prémillénaristes, très en vogue dans les milieux fondamentalistes. Les prémillénaristes soutiennent l'idée d'un règne effectif, terrestre, du Christ après la Parousie. L'histoire est donc le lieu d'une catastrophe annoncée, assortie du retour fracassant du Messie, prêt pour le Règne [Weber, 1983].

Israël constitue le point nodal de ces interprétations bibliques : c'est là en effet que Darby et, à sa suite, de nombreux exégètes fondamentalistes situent l'épicentre du Millenium. Au terme du « temps de l'Église », le Messie reviendrait ainsi en Israël pour son règne millénaire, après avoir rassemblé le peuple de la Promesse. C'est sur cette terre d'Israël qu'est également situé le lieu du combat final entre Dieu et les forces de Satan, dans la plaine d'Armageddon.

Pour préparer l'avènement du Christ-Roi, d'influents intérêts fondamentalistes américains n'ont pas hésité, en 1980, à fonder une Ambassade chrétienne internationale à Jérusalem. Cette « ambassade » s'attache, depuis, à exercer une action de lobbying en direction du Département d'État en faveur des intérêts d'Israël. Le plus connu des représentants du monde évangélique américain, le prédicateur Billy Graham, s'est quant à lui tenu à l'écart de ces initiatives, mais il n'a jamais fait mystère de sa sympathie privilégiée pour Israël²⁴. D'innombrables variations théologiques se sont tissées autour du thème dispensationaliste. L'essentiel est de retenir son impact majeur sur nombre de fondamentalistes américains, mais aussi sur une robuste proportion d'évangéliques plus modérés. La puissante Southern Baptist Convention et ses 16 millions de membres favorisent également cette approche dispensationaliste.

L'ouvrage qui a le plus contribué à ancrer les théories dispensationalistes dans le grand public est incontestablement *The Late Great Planet Earth*, publié par Hal Lindsey en 1970. Né à Houston en 1930, enfant de la *Bible Belt*, formé au Dallas Seminary (bastion du dispensationalisme), Lindsey s'est spécialisé dans la prophétie biblique au point de bâtir un véritable empire éditorial autour du filon millénariste²⁵. Pour cet auteur, le « rétablissement d'Israël » ne fait pas de doute, annonçant l'imminent retour du Christ... et la manifestation de l'Antéchrist. Toutes les réalités politiques du temps sont interprétées à partir de la Bible, essentiellement dans les Livres de Daniel et de l'Apocalypse : la « Confédération du Nord » est identifiée avec l'Union soviétique, le néo-Empire romain correspond à l'Union européenne... Sur la base d'un concordisme pour le moins hardi, la Bible apparaît comme une « carte d'état-major » des temps de la fin. L'ouvrage fut vendu, au total, à plus de 25 millions d'exemplaires, constituant « le » best-seller de la décennie 1970 aux États-Unis. Deux films en furent directement issus, et l'auteur devint un conseiller écouté dans les milieux politiques du Département

24. Son beau-père, Nelson Bell, considérait que l'occupation de Jérusalem-Est par les Israéliens, en 1967, confirmait la véracité des prophéties bibliques. Cf. *Christianity Today*, 21 juillet 1967, p. 28.

25. D'aucuns ont remarqué l'apparente contradiction entre l'annonce imminente du retour de Jésus et la fortune immobilière bâtie peu à peu par l'auteur.

d'État et du Pentagone. Auteur en 1980 d'un autre best-seller intitulé *Les Années 1980 : compte à rebours pour Armageddon*, Hal Lindsey contribua, plus que tout autre auteur, à propulser dans le *mainstream* médiatique l'idée selon laquelle le « retour d'Israël » participe directement du plan divin des « temps de la fin » : Jérusalem, au cœur du compte à rebours de l'Apocalypse.

40 millions de sionistes chrétiens

Il n'est pas exagéré d'estimer l'impact du sionisme chrétien américain à un ensemble d'environ 40 millions de chrétiens, parmi lesquels une majorité d'évangéliques et de fondamentalistes. Porté par un réseau d'Églises locales, cet ensemble s'appuie aussi sur des organisations, dont la plupart sont situées dans le sud des États-Unis. On peut citer (entre autres) la Restoration Foundation d'Atlanta, l'Arkansas Institute of Holy Land Studies, l'Hebraic Heritage Ministries de Houston. D'autres, comme Christian Friends for Israeli Communities, puisent dans la *Bible Belt* leur soutien le plus important. Fondé par Ted Beckett en 1995, CFIC entend soutenir les « colonies juives en Judée, Samarie et région de Gaza en les liant à des congrégations évangéliques américaines » [Weber, 1998, p. 48]. On comprend le vif intérêt que l'État d'Israël, petit pays environné de voisins hostiles, porte à ce soutien, quatre à cinq fois plus important numériquement que ce que représente la communauté juive aux États-Unis. Un appui qui a valu au télévangéliste Jerry Falwell de recevoir un jet privé de la part du gouvernement israélien²⁶. Lors de l'anniversaire des cinquante ans de la création de l'État d'Israël, ces protestants firent grand bruit. Du 29 avril au 3 mai 1998 à Orlando (Floride), ils organisèrent ce qu'ils présentaient, dans la publicité pour l'événement, comme « la plus grande rencontre dans l'histoire américaine pour proclamer l'amour chrétien et l'engagement pour Israël et le peuple juif », célébrant le jubilé des cinquante ans d'Israël comme un événement extraordinaire²⁷. Quelques jours auparavant, lorsque Benjamin Netanyahu fit une conférence, à Washington, dans le cadre de Voices United for Israel, la majorité des 3 000 personnes du public étaient des protestants évangéliques²⁸. S'adressant à eux, Netanyahu eut ces mots : « Nous n'avons pas de meilleurs amis et alliés que les gens assis dans cette

26. Cadeau du gouvernement de Menahem Begin en 1979.

27. Cf. « Israël's Jubilee. 50 Years in the Land ! », *Christianity Today*, 2 mars 1998, p. 65.

28. Voices United for Israel a été créé en 1990 par une juive, Esther Levens, et un chrétien, Allen Motherhill. Ce réseau regroupe plus de 200 organisations pro-Israël, dont plus des deux tiers émanent des protestants évangéliques.

salle. » Bien que cette « amitié » apparaisse encombrante pour bien des juifs, qui n'ignorent pas que leurs bienfaiteurs évangéliques prient pour leur conversion à Jésus-Christ²⁹, elle constitue aujourd'hui une variable géopolitique dont l'ampleur dépasse de loin la portée des réseaux d'amitié habituels entre pays proches.

Le poids de ce lobby sioniste chrétien, conjugué à celui des juifs américains, permet de compléter et de nuancer l'analyse de Salah Oueslati : l'« incapacité du lobby arabe » aux États-Unis à influencer sur la politique américaine à l'égard d'Israël ne s'explique pas seulement par la « fragmentation de la communauté arabe américaine » [Oueslati, 2001, p. 123]. Elle s'explique aussi, et peut-être surtout, par le fait que face aux lobbys arabes se dressent non seulement les lobbys sionistes juifs, mais aussi les puissants lobbys sionistes chrétiens (quatre à cinq fois plus nombreux)... Colin Chapman résume le fond du propos que tiennent les sionistes chrétiens à l'égard des Palestiniens : « Ce n'est pas de chance pour vous (*It's hard luck on you*) ! Vous pouvez souffrir certaines injustices, mais c'est largement de votre faute parce que vous résistez aux juifs. Depuis que Dieu a un plan pour ramener les juifs dans leur pays, votre seul espoir tient dans l'acceptation de la souveraineté juive, attendant de voir combien Dieu veut vous bénir vous et le monde entier au travers des juifs » [Chapman, 1993, p. 280]. Les plus extrémistes vont jusqu'à l'amalgame suivant : les Palestiniens qui s'opposent à l'État moderne d'Israël sont ennemis de Dieu.

Les organisations évangéliques pro-Israël ont entrepris, depuis 1967, un lobbying politique intense, en particulier au sein du Parti républicain. Par le biais de structures influentes comme la National Christian Leadership Conference for Israel (fondée en 1967), l'Ambassade chrétienne internationale à Jérusalem (fondée en 1980), le Christian Zionist Congress (fondé en 1996) ou Voices United for Israel (organisation judéo-évangélique), les sionistes évangéliques ont imprégné la culture politique républicaine (mais aussi certains cercles démocrates). L'administration Bush Jr, notoirement proche des milieux de la droite chrétienne, est profondément influencée par cette vision théologico-politique d'Israël. Patiemment cultivée par des lobbys comme Christian's Israel Public Action Campaign (CIPAC), la proportion de *Congressmen* acquise à la « sainte cause » n'a jamais été aussi élevée. Depuis vingt ans, plusieurs mesures inspirées par le Congrès ou de la Maison-Blanche résultent de ce lobbying, comme l'*American Embassy Act*, décision du Congrès (1995) qui prône le déplacement de l'ambassade américaine de Tel-Aviv à Jérusalem. Peu après sa nomination comme ambassadeur des États-Unis

29. Gershom GORENBERG, auteur de *The End of Days*, résume ces craintes en soulignant : « La conception évangélique est une pièce en cinq actes où les Juifs disparaissent au quatrième » [cité in Cypel, 2002].

auprès de l'ONU, le très conservateur John Bolton reçut une lettre du Christians' Israel Public Action Campaign (CIPAC) l'adjuvant de « faire tout ce qui est en son pouvoir pour veiller à ce qu'Israël bénéficie de tous ses droits au sein du système des Nations unies³⁰ ». C'est ici moins le juridisme ou la culture « onusienne » qui expliquent ce plaidoyer, que l'idéologie dispensationaliste partagée par 40 millions de sionistes chrétiens américains. Parce que Israël répond au plan de Dieu, les chrétiens américains ne sauraient économiser leurs efforts en sa faveur. Une génération en arrière, qui eut parié sur l'intérêt géopolitique des prophéties bibliques ? Et pourtant... La prospérité et l'influence des sionistes chrétiens aux États-Unis nous rappellent que « quand bien même elle n'offrirait plus aujourd'hui qu'une glose d'esprits simples sur l'histoire », l'Apocalypse « mérite qu'on l'étudie sérieusement » [Weber, 1999, p. 12].

Bibliographie

- ALLIS O. T., « Israel's Transgression in Palestine », *Christianity Today*, 24 décembre 1956.
- BERGER P. (dir.), *The Desecularization of the World. Resurgent Religion and World Politics*, Eerdmans, Grand Rapids, 1999.
- BURGE G. M., *Whose Land ? Whose Promise ? What Christians Are Not Being Told about Israel and the Palestinians*, The Pilgrim Press, Cleveland, 2003.
- CARTER J., *Keeping Faith : Memoirs of a President*, Bantam, New York, 1982.
- , *The Blood of Abraham, Insights into the Middle East*, Houghton Mifflin Company, Boston, 1985.
- CHACOUR E. (avec Mary E. JENSEN), *We Belong to the Land : the Story of a Palestinian Israeli Who Lives for Peace and Reconciliation*, Harper San Francisco, San Francisco, 1990.
- CHAPMAN C., *Whose Promised Land ? Israel or Palestine ?*, Lion Publishing, Oxford, 1993 (3^e éd.).
- COLONOMOS A., « Les nouveaux condottieri protestants », *Églises en réseaux. Trajectoires politiques entre Europe et Amérique*, Presses de Sciences-po, Paris, 2000.
- COOPERMAN A., « Robertson Calls for Chavez Assassination », *Washington Post*, 24 août 2005.
- CYPEL S., « Les tribulations des chrétiens américains en Israël », *Le Monde*, 17 décembre 2002.
- FATH S. (dir.), *Le Protestantisme évangélique. Un christianisme de conversion*, Actes du colloque GSRL-EPHE, Brépols, Turnhout, 2004a.

30. Lettre de Richard A. Hellman à John Bolton, 18 août 2005, rendue publique sur le site de l'organisation (www.cipaonline.org/).

HÉRODOTE

- FATH S., *Dieu bénisse l'Amérique. La religion de la Maison-Blanche*, Seuil, Paris, 2004b.
- FRYKHOLM A. J., *Rapture Culture : Left Behind in Evangelical America*, Oxford University Press, New York, 2004.
- GUTWIRTH J., *L'Église électronique. La saga des télévangélistes*, Bayard, Paris, 1998.
- HUNTINGTON S., *The Clash of Civilizations and the Remaking of the World Order*, Simon and Shuster, New York, 1996.
- LAURENS H., « L'arabisme en crise », *Le Grand Jeu, Orient arabe et rivalités internationales*, Armand Colin, Paris, 1991.
- MERKLEY P. C., *The Politics of Christian Zionism, 1891-1948*, Frank Cass, Londres, 1998.
- OUESLATI S., « Le lobby arabe américain », *Euroorient*, n° 8, 2001.
- SMITH W. M., « Israel in Her Promised Land », *Christianity Today*, 24 décembre 1956.
- THOMAS G., « The Return of the Jewish Church », *Christianity Today*, 7 septembre 1998.
- WEBER E., *Apocalypses et millénarismes*, Fayard, Paris, 1999.
- WEBER T. P., *Living in the Shadow of the Second Coming : American Premillennialism, 1875-1982*, Zondervan, Grand Rapids, 1983.
- , « How Evangelicals Became Israel's Best Friend », *Christianity Today*, 5 octobre 1998.
- WILSON C. R., *Baptized in Blood : The Religion of the Lost Cause, 1865-1920*, University of Georgia Press, Athens, 1980.